



Association *germaine Tillion*

Germaine Tillion, ethnologue

Par Christian Bromberger

2012



Photographie de couverture : Germaine Tillion en 1956
© Association Germaine Tillion

GERMAINE TILLION, ETHNOLOGUE

Quand on évoque Germaine Tillion, on pense d'abord à la résistante et à la combattante, dont le courage, la quête de vérité et de justice forcent l'admiration. On pense ensuite au rôle que tint Germaine Tillion pendant le conflit algérien, à la création des centres sociaux, à ses combats contre le cycle infernal terrorisme-torture-guillotine ; on pense moins à l'ethnologue et au rôle qu'a joué l'ethnologie dans ce parcours hors du commun. Je voudrais donc attirer l'attention sur cette facette importante, insuffisamment reconnue, de la vie et de l'œuvre de Germaine Tillion.

Ethnologue, Germaine Tillion l'a été par sa formation, par la méthode qu'elle a utilisée aussi bien dans ses travaux sur les Chaouïas que dans son observation et son analyse de Ravensbrück ; ethnologue, elle l'a aussi été par ses contributions importantes sur les structures sociales des Chaouïas et des Touaregs mais encore par ses apports à l'ethnologie du monde méditerranéen et, en particulier, par ses analyses de la condition des femmes dans ce monde ; ethnologue, elle l'a encore été par son enseignement à l'École des hautes études (de 1958 à 1977) et par ses initiatives éditoriales (je pense au périodique *Littérature orale arabo-berbère* qu'elle a lancé en 1965 et qui a été publié jusqu'en 1999). Revenons rapidement sur ces différents points.

Germaine Tillion a eu une formation d'ethnologue et d'orientaliste sous la houlette de deux grands maîtres : Marcel Mauss et Louis Massignon. Marcel Mauss était et demeure un des maîtres de l'ethnologie en France ; c'est lui qui a créé, avec Lucien Lévy-Bruhl et Paul Rivet, l'Institut d'ethnologie en 1925 ; c'est lui qui donnait des cours d'ethnologie à l'École pratique des hautes études et au Collège de France où il était titulaire de la chaire de sociologie. Germaine Tillion suivit ses cours avec passion. Mauss était un *armchair anthropologist*, un « ethnologue de cabinet », qui n'a écrit aucun livre mais des articles de très grande portée. Mais cet « ethnologue de cabinet »

prêtait la plus grande attention au concret, aux détails, à la collecte des matériaux sur le terrain. Il prônait l'enquête intensive de longue durée mais aussi la comparaison entre diverses sociétés. Ces préceptes sont réunis dans un livre, *Manuel d'ethnographie*, qu'a édité une de ses élèves, Denise Paulme, d'après ses notes de cours.

À ce point de l'exposé une clarification terminologique s'impose, clarification qui permettra de mieux situer Germaine Tillion dans la nébuleuse des disciplines. Les scientifiques qui étudient une population ou une culture données se déclarent tantôt ethnographes, tantôt ethnologues, tantôt anthropologues. L'ethnographie, c'est la collecte des informations sur le terrain et la description des us et coutumes de la population étudiée ; cette collecte suppose la mise en œuvre d'une méthode, ce que l'on appelle la méthode ethnographique, méthode fondée sur l'observation participante, sur l'immersion dans une société donnée, sur une relation vécue à un « terrain », véritable laboratoire de l'ethnologue. Cette recherche de terrain, fondée sur une familiarisation lente et longue, « est à l'ethnologie ce que le sang des martyrs est à l'Église chrétienne ». L'ethnologie, c'est l'analyse, et non plus seulement la description, des matériaux collectés afin de dégager la spécificité de la population étudiée ; encore faut-il, pour dégager cette spécificité, comparer cette société à d'autres ; l'ethnologie est donc à la fois monographique, c'est-à-dire centrée sur une société donnée, et comparative. L'anthropologie, enfin, c'est l'étude de l'homme en général, dans toute son extension historique et géographique, visant à dégager des lois qui valent pour toutes les sociétés humaines. Germaine Tillion connaît ces définitions et ces ambitions disciplinaires. Elle ne se place jamais sous les ors prestigieux de l'anthropologie mais se revendique ethnographe et ethnologue. Il y a là une certaine modestie scientifique. Faire paraître en 2000 un livre intitulé *Il était une fois l'ethnographie*, alors que l'auteur de la moindre monographie se pare pompeusement du titre d'anthropologue, voilà qui témoigne d'une indifférence

salutaire aux modes et d'une attention réconfortante au sens des mots.

Germaine Tillion a appliqué la méthode ethnographique dans l'Aurès mais aussi à Ravensbrück et a dégagé, dans ces deux cas, en ethnologue, la spécificité des ensembles qu'elle étudiait.

Commençons par l'Aurès, par les conclusions ethnologiques que Germaine Tillion tire de son étude de terrain, et par ses élargissements comparatifs au monde méditerranéen. Rappelons tout d'abord le contexte de sa recherche dans l'Ahmar Khaddou. Germaine Tillion obtient le diplôme de l'Institut d'ethnologie en 1932. En 1933, l'*International Society of African Languages and Cultures*, qui est basée à Londres, propose des crédits pour étudier la société de l'Aurès. Marcel Mauss, qui fait partie du jury, propose la candidature de Germaine Tillion qui y effectuera quatre longues missions de 1934 à 1940. Il n'était pas commun, c'était même exceptionnel, qu'une femme seule résidât sur un terrain lointain pendant une longue période. Seule, Germaine Tillion ne l'était pas vraiment au début de son enquête puisqu'elle était partie avec Thérèse Rivière, chargée du département « Afrique blanche et Levant » au Musée d'ethnographie du Trocadéro (qui deviendra le Musée de l'Homme) mais les deux femmes se séparèrent rapidement. S'installant dans le douar de Tadjemout, chez les Ah Abderrahmane, dans le douar le plus pauvre et le moins accessible de l'Aurès, « le plus éloigné des représentants de l'ordre », Germaine Tillion va mettre en œuvre la méthode ethnographique. « Mais connaissez-vous un moyen de comprendre des sociétés sans vivre avec elles », commente-t-elle. Et elle ajoute : « Si vous êtes capable de vous procurer de l'orge en mars (période de disette), de louer un mulet en mai (période de moisson), de renvoyer un domestique sans vous brouiller avec sa famille, de ne jamais vous mettre en colère, d'obtenir cependant une partie de ce que vous demandez – alors vous pouvez commencer à faire de l'ethnographie. Encore faut-il

que ces exploits vous en laissent le temps »¹. Elle dit aussi, pour faire ressortir la spécificité de la méthode : « Après avoir parlé sans questionner, il faut maintenant apprendre à se taire ». C'est là le prix à payer pour comprendre. « Ce qui me passionnait, écrit-elle, c'était de regarder en essayant de comprendre ». Il faut sans doute écouter mais il faut aussi regarder car la parole de l'informateur peut être trompeuse. S'il s'agit de grossiers mensonges, ils seront vite tenus pour tels mais le pire, nous dit avec justesse Germaine Tillion, c'est le « gentil informateur » : « Le menteur, écrit-elle, est toutefois moins nocif pour l'enquêteur que le 'gentil' informateur qui veut surtout ne pas le contrarier ».

Dans l'Aurès, l'étude de Germaine Tillion porte essentiellement sur les structures sociales des Ah Abderrahmane qui réunissent 92 groupements familiaux. Est analysé, sur la base de reconstitutions généalogiques, le fonctionnement des *ferqa*, la plus petite unité sociale à laquelle, au-delà de la famille, on s'identifie, et le fonctionnement de l' *'arch* qui regroupe plusieurs *ferqa*. En outre, Germaine Tillion étudie, avec beaucoup de précision, les moyens de subsistance de cette population semi-nomade, vivant à la fois d'élevage et d'agriculture, ce qui les mène du Sahara en hiver aux plus hautes cimes qui dominent le désert en été. Quelles sont les conclusions de cette enquête intensive et exhaustive ? On ne le saura sans doute jamais car le manuscrit de la thèse de Germaine Tillion, qui renfermait les résultats de cette recherche de longue haleine, disparut à Ravensbrück en 1945. *Il était une fois l'ethnographie* publié plus de 60 ans après les premières missions, donne cependant un aperçu substantiel des résultats de ce travail. Germaine Tillion y note l'importance de la parenté patrilinéaire : « Pour être parents, écrit-elle, 'vraiment parents', solidaires pour la vengeance, héritiers les uns des autres, il fallait être cousins en ligne masculine ». C'est cette parenté patrilinéaire qui est le socle de la *ferqa* : « On aime autant le frère de sa mère que celui du père mais l'oncle paternel a un

¹ *Il était une fois l'ethnographie*, Paris, Le Seuil, 2000 (p. 110).

rang supérieur parce que, lui, il est forcément de la *ferqa* et on doit le venger... Celui qui est de ma *ferqa*, il est mon frère ». Pour maintenir l'unité de la *ferqa*, on pratique une stricte endogamie patrilinéaire, c'est-à-dire que le mariage valorisé est celui qui unit un garçon à sa cousine parallèle patrilatérale, c'est-à-dire à la fille du frère de son père. Autres caractéristiques de ce système, l'inégalité de la position des femmes, le privilège accordé à l'aîné (c'est le principe de séniorité) et, expression de cette solidarité de *ferqa*, une sensibilité particulière à la moindre atteinte à l'honneur du groupe, qui appelle la vengeance. « La langue secrète de mes amis aurésiens se nommait l'honneur », écrit Germaine Tillion.

Sur la base de ces travaux, Germaine Tillion obtient en 1939 le diplôme de l'École pratique des hautes études, section des sciences religieuses, pour un mémoire intitulé *Morphologie d'une république berbère. Les Ah Abderrahmane transhumants de l'Aurès méridional*. Louis Massignon vante, à cette occasion, « les rares qualités de la méthode d'enquête de Melle Tillion en Aurès, l'élaboration exigeante, poussée en profondeur, fondée à la fois sur l'étude du dialecte berbère local et sur des notices volontairement et exclusivement descriptives ». Il s'agit donc ici essentiellement d'ethnographie, les matériaux collectés étant le noyau de la future thèse. C'est que, de l'entrée en ethnologie au début des années 1930 à la soutenance de son diplôme en 1939, les intérêts de Germaine Tillion avaient changé : elle avait originellement déposé un sujet de thèse sur *L'ombre et le reflet à travers le monde*, un sujet portant la marque de l'originalité de Marcel Mauss, puis, conséquence logique de ses recherches dans l'Aurès, son sujet devint *L'organisation sociale de la République de l'Ahmar Khaddou*. On ne connaîtra donc pas le contenu de cette thèse, disparue, on l'a dit, à Ravensbrück. Ce que l'on connaîtra, en revanche, avec bonheur, c'est l'œuvre ethnologique comparative de Germaine Tillion, *Le harem et les cousins*, publié pour la première fois en 1966 et le dernier chapitre de *Il était une fois l'ethnographie* (« Vision de nos parentés

intercontinentales »). Quels sont les principaux apports de ces travaux comparatifs ?

Le harem et les cousins est un ouvrage remarquable à plusieurs titres. Par son ton, volontiers humoristique, mais c'est peut-être ce ton qui a empêché à ce travail d'avoir tout le rayonnement qu'il méritait dans les milieux scientifiques, eux volontiers austères. Je reviendrai sur cette question. Cet ouvrage est aussi remarquable par sa méthode. Dans la « Préface à la quatrième édition » du *Harem et les cousins*, Germaine Tillion nous dit que « le sujet de ce livre se situe dans des *no man's lands* scientifiques : sur les frontières de l'histoire, de la préhistoire, de l'ethnologie, de la sociologie »². Et il est vrai qu'en véritable passe-muraille des disciplines elle fait flèche de tout bois comparatif pour comprendre les origines sociales de « l'avalissement tenace de la condition féminine » dans le monde méditerranéen. Son expérience ethnographique dans l'Aurès puis chez les Touaregs à partir de 1962, ses voyages d'étude dans le monde musulman sous le patronage de l'Organisation mondiale de la santé, sa connaissance des textes bibliques, des grandes oeuvres de l'antiquité gréco-latine, de l'histoire médiévale, du folklore français, des travaux les plus récents à l'époque sur la « révolution » néolithique, mais aussi ses souvenirs familiaux, des faits divers significatifs, des épisodes de films ou de romans, toutes ces sources hétéroclites sont mises à profit pour saisir l'originalité des structures sociales mises en place par « les nobles riverains de la Méditerranée »³. Il y a sans doute beaucoup de hardiesse et d'insolence par rapport aux conventions académiques dans cette démarche qui établit sans vergogne des rapprochements entre *Les Phéniciennes* d'Euripide, les *Prolégomènes* d'Ibn Khaldoun et *Divorce à l'italienne* de P. Germa, mais c'est le prix à payer pour une synthèse inventive qui s'exhausse au-dessus des savoirs parcellisés.

L'apport majeur de Germaine Tillion est d'avoir mis en évidence,

² *Le harem et les cousins*, Paris, Le Seuil (Points), 1982 (1^{ère} édition 1966)(p.1).

³ Expression qu'affectionne Germaine Tillion et qui est empruntée à M. Griaule, *Méthodes de l'ethnographie*, Paris, PUF, 1957 (p.4).

sur la base de ces recoupements et de ces rapprochements audacieux, la spécificité des structures matrimoniales dans le monde méditerranéen, qui fonctionnent selon un schéma inverse des « structures élémentaires » dégagées par Claude Lévi-Strauss. Dans les sociétés musulmanes mais aussi antiques (Égypte, ancien Israël, Grèce, Rome...) et, à titre de vestiges, dans les mondes de la chrétienté latine et orthodoxe du pourtour méditerranéen s'affiche une prédilection pour « vivre entre soi », « pour garder toutes les filles de la famille pour les garçons de la famille »⁴, pour « le mariage avec un parent très proche appartenant à votre lignée » (si possible, dans le monde arabe, la cousine parallèle patrilatérale, la fille de l'oncle paternel). « La noblesse, l'honneur ne peuvent résulter que de l'absence de mélange », disait Ibn Khaldoun et, commente Germaine Tillion, « les plus vieilles aristocraties méditerranéennes y font écho »⁵ dans le monde musulman comme dans l'antiquité égyptienne, grecque et latine. Exemple parmi tant d'autres, Jocaste ne dit-elle pas à Polynice : « Un conjoint pris au-dehors porte malheur »⁶? Bref, « plus la parenté est proche, plus le mariage est satisfaisant ». Aux « républiques des beaux-frères », caractéristiques des sociétés primitives exogames s'opposent les « républiques méditerranéennes des cousins », prohibant l'échange et ancrées dans l'endogamie patrilinéaire. Alors que dans les premières, « une solidarité usuelle unit le garçon avec les frères et les cousins de sa femme et avec les maris de ses sœurs », dans les secondes « les hommes (...) considèrent leurs devoirs de solidarité avec tous leurs parents en ligne paternelle comme plus importants que leurs autres obligations, - y compris, bien souvent, leurs obligations civiques et patriotiques »⁷.

Germaine Tillion voit dans ce repliement frileux du champ de l'alliance une conséquence de la « révolution néolithique » qui

⁴ *Le harem et les cousins*, *op.cit.* (p.81).

⁵ *Le harem...*, *op.cit.* (p. 148).

⁶ Cité par Germaine Tillion dans *Il était une fois l'ethnographie*, paris, Le Seuil, 2000 (p. 265).

⁷ *Le harem...*, *op.cit.* (pp. 10-11).

s'est traduite par une nouvelle forme de « relation de l'homme à son espace nourricier »⁸. Le productivisme qui en découle entraîne la défense jalouse des champs, des greniers, des troupeaux et des femmes (le voile dont on les affuble indiquant qu'elles font partie du patrimoine et sont réservées aux membres de la famille et du lignage); il a pour corollaire une politique nataliste, expansionniste sur des espaces de plus en plus restreints. En deux phrases mémorables et abruptes, Germaine Tillion campe les conséquences de ce nouveau rapport au monde : « La sociologie néolithique (la nôtre) aurait à son actif la prohibition de l'échange, le retour à l'inceste, la polygamie, la guerre, le « racisme », l'esclavage, et une véritable obsession de la virginité féminine, - sans omettre la politique nataliste que l'on retrouve dans la plupart des sociétés de l'Ancien Monde, et seulement là. Il est possible (mais non pas certain) qu'on puisse y ajouter une prédilection notable pour la vendetta, la filiation patrilinéaire et les privilèges de l'aîné »⁹. « Je suis le fils aîné de mon père, il paraît que c'est très important »¹⁰, déclare ainsi à Germaine Tillion « un intelligent petit garçon du Moyen Atlas ». Ce personnage central, qui porte haut le nom de la lignée, veille sur la pureté de ses soeurs et sur l'intégrité des biens, fait l'objet d'un respect particulier et est « érigé en roi fainéant autour duquel convergent les attentions serviles de toutes les femmes de la famille de 6 à 80 ans. Moyennant quoi il doit être en permanence une sorte de Cid Campeador, continuellement disposé à égorger tous les hommes et à séduire toutes les femmes »¹¹. Cette vision endogamique du monde, toujours sur la défensive, s'accompagne d'« un certain idéal de brutalité virile dont le complément est une dramatisation de la vertu féminine »¹². Inculqués dès l'enfance, la suprématie des hommes et l'« écrasement » des femmes sont intériorisés par celles-là même qui en sont victimes et

⁸ *Ibid.* (p.57).

⁹ *Ibid.* (p. 59).

¹⁰ *Ibid.* (p.112).

¹¹ *Ibid.* (p.119).

¹² *Ibid.* (p.67).

transmettent « les vieux virus préhistoriques » en fabriquant « des homuncules vaniteux et irresponsables »¹³.

Ce livre a suscité l'admiration de Claude Lévi-Strauss. Voici ce que celui-ci écrivit à Germaine Tillion le 13 juin 1966 (je dois la connaissance de cette lettre à l'amitié de Nelly Forget) : « Chère Mademoiselle, Depuis longtemps – en fait depuis *Les structures (élémentaires de la parenté)* -, j'avais formé le projet d'écrire un jour ce livre sur la flaque endogamique qui s'est étendue à un moment de l'histoire depuis l'extrême-orient jusqu'à la méditerranée. M'en voici dispensé, dieu merci, puisque ce livre, vous venez de le faire, et fort bien... J'ai lu le Harem et les cousins avec un extrême plaisir, car il est rare dans notre profession de rencontrer un style aussi alerte et gracieux que le vôtre et qui n'exclut ni la rigueur de l'érudition ni la richesse et la fraîcheur de l'observation... ».

Le harem et les cousins est un grand livre dérangent, par la vigueur de ses hypothèses, par l'ampleur des problèmes qu'il soulève, par les liens qu'il établit entre une histoire plurimillénaire et les réalités les plus quotidiennes, enfin par son extraordinaire liberté de ton, on en a déjà dit un mot, pour traiter de choses graves (rappelons-nous quelques titres de chapitres du *Harem et les cousins* : « Les révolutions passent mais les belles-mères restent »; « Les Crétinville font partie de la famille, c'est pourquoi nous les recevons »; « Notre sainte mère l'Église est une mère masculine »).

Avec cette oeuvre prend véritablement corps en France une anthropologie de la Méditerranée, faisant ressortir, au-delà des bigarrures des temps et des espaces, des parentés structurelles, jusque là plus ressenties qu'analysées, entre les sociétés établies autour de la mer¹⁴.

Un des grands mérites de ce livre et, quelque 35 ans après, du

¹³ *Ibid.* (p. 204).

¹⁴ « Entre les pays du sud et du nord de la Méditerranée il existe un air de famille », écrit-elle dans « Les femme sortent de l'ombre », un article publié dans *Santé du monde* en 1962, réédité dans *Tillion. Combats de guerre et de paix*, Paris, Le Seuil, 2007.

dernier chapitre de *Il était une fois l'ethnographie* est de ne pas esquiver la délicate question des frontières géographiques du « système méditerranéen ». Au sud, la société berbère semble coupée en deux, une moitié ayant un système matrimonial apparenté à celui des Arabes, l'autre ayant conservé des « structures élémentaires » exogames. Mondes maghrébin et touareg s'opposent ainsi terme à terme sur le plan de l'organisation sociale : mariage préférentiel avec la cousine parallèle patrilatérale, infériorité du statut social de l'épouse (hypogamie), voilement des filles, d'un côté, de l'autre mariage préférentiel avec la cousine croisée matrilatérale (la fille de l'oncle maternel qui est ici « la grande vedette »¹⁵), hypergamie, voilement des hommes¹⁶. De cette opposition structurale on peut faire une équation ou, si l'on ne veut pas se prendre au sérieux, un poème en vers de mirliton :

« Et le bon gars du Sahara
Qui veut faire plaisir à son papa
Doit choisir pour beau-père
Non pas le p'tit frère de son père
Mais le grand frère de sa maman...
S'il vit au nord du désert,
C'est le contraire qu'il doit faire. »¹⁷

Le repérage des différences entre les sociétés de l'Europe méditerranéenne et de l'Europe du nord est sans doute moins systématique mais Germaine Tillion multiplie au fil des pages les allusions comparatives, esquissant une géographie culturelle du sens de l'honneur en Europe ou encore montrant comment une même parole doctrinale (par exemple celle de saint Paul, prescrivant aux femmes de se couvrir la tête à l'église) est interprétée différemment à Paris et à Bastia. « Le 'tamis mental' des chrétiens du nord de la Loire, commente-t-elle, n'a pas

¹⁵ *Il était une fois... op.cit.* (p. 279).

¹⁶ *Ibid.* (pp.265-286).

¹⁷ *Ibid.* (p.11).

retenu les mêmes mots que le tamis méditerranéen ». Si le Levant est indéniablement le centre de ce « système méditerranéen », celui-ci s'étend, selon notre auteur, par « auréoles concentriques » « d'un océan à l'autre », « de Gibraltar au Japon, ceinturant largement la taille du vieux continent eurasiatique »¹⁸ ; il déborde sur « certaines zones » de l'Amérique, conquises précisément par des Méditerranéens : « Texas, Mexique et Amérique du sud ». Les frontières du modèle sont donc élastiques et G. Tillion évite, à juste titre, de nous enfermer dans un carcan rigide.

Au fil de ces pages pionnières on est aussi sensible aux leçons de méthode qui sont administrées. Germaine Tillion souligne ainsi l'écart fréquent entre les normes et les pratiques. Elle remarque, par exemple, justement que chez les paysans du Maghreb la dévolution successorale des biens ne se plie pas au Coran qui enjoint de léguer à une fille une part d'héritage égale à la moitié de celle que reçoit un fils. Mais procéder ainsi ferait courir le risque d'une dispersion du patrimoine au cas où une fille viendrait à épouser un membre d'une autre lignée. « Depuis treize siècles, commente avec humour Germaine Tillion, les paysans maghrébins - tous musulmans dévots cela va sans dire - ont opté pour les grandes flammes de l'enfer plutôt que de sacrifier l'appropriation de leur terre par leur lignée »¹⁹.

Certaines allusions ou conclusions du *Harem et les cousins* ont un caractère prédictif, trouveront une confirmation dans des études postérieures ou susciteront des prolongements. Il en est ainsi quand Germaine Tillion évoque le durcissement de la condition des femmes qui migrent et s'installent en ville : « Le 'bédouin embourgeoisé', privé de la protection des grands déserts vides et de l'appui inconditionnel des cousins-frères, se rabat dès lors sur tous les ersatz de protection que ses moyens et son imagination lui offrent : barreaux de fenêtre, serrures

¹⁸ G. Tillion, « L'enfermement des femmes dans notre civilisation », *Tillion. Combats de guerre et de paix*, op.cit. (p.359).

¹⁹ *Le harem...*, op.cit. (pp. 171-172)

compliquées, chiens méchants, eunuques... et voile »²⁰. A ce sujet, et à la suite de ses voyages en Turquie et en Iran, elle note : « Reza Chah Pahlavi et Moustapha Kemal Pacha (...), tous deux anciens militaires, usèrent de sanctions pour faire disparaître le voile et y parvinrent à peu près » ; « provisoirement »²¹ ajoute-t-elle avec une pointe d'ironie prophétique. Ses notations sur les relations entre mères et filles, les premières faisant subir aux secondes ce qu'elles ont exécré dans leur jeunesse, préfigurent les analyses substantielles de Camille Lacoste-Dujardin sur ce thème²² et ce qu'elle nous dit de l'atmosphère chaleureuse de la famille endogame où la bru « poursuivait auprès de sa belle-mère et de ses belles-sœurs des relations de familiarité confiante qui remontaient à sa naissance » est devenu un *topos* dans la littérature sur la parenté²³.

Une telle fresque brochant, dans toute son extension géographique et historique, les caractéristiques d'un monde négligé par « les ethnologues de choc » ne jurant que par les « sauvages » comporte inévitablement quelques lacunes et insuffisances. Dans ce tableau, les références empiriques et savantes au littoral chrétien sont beaucoup moins étayées que celles ancrées dans le Maghreb et le risque du stéréotype n'est pas toujours évité. Le volontarisme exogamique du christianisme, signalé à plusieurs reprises, apparaît ainsi quelque peu sous-évalué²⁴ et, dans cette quête des ressemblances, les différences contextuelles, les changements récents semblent, çà et là, quelque peu rabetés. On peut d'ailleurs reprocher à l'auteur de ce grand tableau d'avoir, d'une façon générale, privilégié les similitudes au détriment des disparités. Or ce qui donne sa cohérence au monde méditerranéen, ce sont tout autant des ressemblances

²⁰ *Ibid.* (p. 190).

²¹ *Ibid.* (p.206).

²² C. Lacoste-Dujardin, *Des mères contre les femmes*, Paris, La Découverte, 1985.

²³ Voir Y. Courbage et E. Todd, *Le rendez-vous des civilisations*, Paris, Le Seuil, 2007 (pp.50-51).

²⁴ Voir l'ouvrage, désormais classique, de J. Goody, *The Development of Marriage and Family in Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983.

repérables que des différences qui forment système. Et ce sont sans doute ces *différences complémentaires*, s'inscrivant dans un champ réciproque, qui nous permettent de parler d'un *système méditerranéen*. Chacun se définit, ici peut-être plus qu'ailleurs, dans un jeu de miroirs (de coutumes, de comportements, d'affiliations) avec son voisin. Ce voisin est un proche dont il partage les origines abrahamiques et ses comportements ne prennent sens que dans ce jeu relationnel. Il suffit d'évoquer les différences en matière de comportements alimentaires, à l'égard de l'ingestion du sang, du statut des images, de la pilosité faciale et corporelle pour se donner une idée de ce jeu relationnel. Enfin, ce que Germaine Tillion nous dit de la « révolution néolithique » apparaît aujourd'hui quelque peu daté, on ne peut s'en étonner.

On pourrait penser que là s'arrête l'évocation de Germaine Tillion ethnologue. En fait, Germaine Tillion va appliquer la méthode ethnographique dans son étude sur Ravensbrück, lors de sa déportation et après guerre. Cette posture, notons-le, est éminemment moderne : jusqu'à la fin des années 1960, l'ethnologie rimait avec sociétés exotiques, « sauvages », éventuellement avec des sociétés archaïques du monde rural européen, des paysans chenus bas-bretons ou berrichons, témoins d'un monde que nous avons perdu. Mais les phénomènes vifs, voire tragiques, des sociétés contemporaines de l'Occident ne semblaient pas, et à tort, ressortir du champ de l'ethnologie. Dans ce domaine aussi, Germaine Tillion va être une pionnière.

François George et Olivier Mongin notent fort justement qu'après guerre « la pratique ethnologique » de Germaine Tillion « va se déplacer (c'est moi qui souligne) puisqu'elle va multiplier les études et les enquêtes sur les femmes déportées et sur les crimes perpétrés par les nazis »²⁵. Une même quête de compréhension, des méthodes similaires animent, en effet, le projet sur l'Aurès puis sur le monde méditerranéen et celui sur

25 F. George et O. Mongin, « Les vies de Germaine Tillion », *Esprit* ((p.83).

l'univers concentrationnaire. Esquissons brièvement les contours de cette posture intellectuelle.

La quête de vérité de Germaine Tillion, de l'Aurès à Ravensbrück, s'accompagne toujours d'une ethnographie minutieuse qui ne badine pas avec les détails et tente progressivement de réduire au maximum les zones d'incertitude. Si notre auteur ne se berce pas de l'illusion d'une parfaite vérité, elle met en oeuvre tous les moyens pour déjouer les pièges de l'information et de la mémoire. *Ravensbrück* est, à ce titre, un modèle d'enquête ethnographique. Les souvenirs, les témoignages oraux (ceux notamment recueillis systématiquement à Göteborg, en Suède, où Germaine Tillion fut hospitalisée avec 300 de ses camarades après leur libération en avril 1945), les notes prises sur un agenda dans les derniers mois de sa détention, les données quantitatives sur le nombre de détenues, les archives des procès des responsables et du personnel du camp, un document de service, récupéré à Ravensbrück, fournissant des informations précises sur 959 Françaises déportées en juillet 1944, etc., toutes ces sources sont recoupées et vérifiées méticuleusement. L'encadrement du camp, son organisation spatiale, la hiérarchie établie entre les blocks et les prisonniers (en fonction de leur nationalité, de leur statut), le travail exigé, les relations quotidiennes, les tortures infligées (dont la vivisection des jambes de jeunes étudiantes polonaises qu'on appelait les « lapins »), les sélections pour les chambres à gaz, l'inégalité devant la mort selon l'origine ethnique ou sociale, tous ces aspects sont analysés avec une implacable rigueur, celle d'une « science carcérale » « qui explore les rouages de l'incroyable mécanique nazie ». Appliquant son adage (« regarder en essayant de comprendre : il y a un ordre caché dans tout ce qui vit »), Germaine Tillion vise à mettre au jour la cohérence et les profits économiques du système concentrationnaire.

Une interrogation anthropologique parcourt, par ailleurs, le livre, celle du basculement de la civilisation dans la barbarie. Après avoir noté « la médiocrité, la moyenneté de la plupart de

ces tortionnaires », Germaine Tillion constate la facilité de leur conversion à l'horreur : « Les débutantes avaient l'air généralement effarées à leur premier contact avec le camp et elles mettaient quelque temps avant d'atteindre le même niveau de cruauté et de débauche que les anciennes »²⁶. *Ravensbrück* ouvre une réflexion plus générale sur la conscience et l'inconscience du mal telle que Hannah Arendt l'a menée à l'occasion du procès Eichmann.

Le devoir de vérité est, chez Germaine Tillion, intransigeant, y compris à l'égard de tortionnaires injustement accusés. « En février 1950, lit-on dans une note de bas de page de *Ravensbrück*, Geneviève De Gaulle-Anthonioz et moi, nous avons fait le voyage de Rastatt (où un tribunal français jugeait des criminels nazis) comme témoins à *décharge* pour deux *Aufseherinnen* (gardiennes SS) allemandes; l'une nous était inconnue et l'autre était une brute, mais l'une et l'autre avaient été accusées de crimes imaginaires par d'authentiques déportées »²⁷. Mais cette exigence de vérité n'impose pas seulement des interventions ponctuelles ou des rectifications successives. Elle invite aussi à s'interroger sur les conditions mêmes de la production de la vérité, qu'il s'agisse des Chaouïas de l'Aurès ou des gardiens de Ravensbrück. Dans un chapitre pénétrant, Germaine Tillion met en évidence, sur la base des témoignages qu'elle a recueillis, la fragilité de la mémoire qui amalgame des faits disparates (« Tout se passe, écrit-elle, comme si la mémoire, tel un appareil photographique, enregistrait des clichés qu'elle superposerait ensuite pour les projeter tous ensemble sur l'écran du souvenir »²⁸) ou préfère oublier des « réalités intolérables »²⁹. Elle insiste également, et cette remarque est encore plus fondamentale, sur la place inéluctable et ambiguë de la subjectivité sur la voie de la connaissance. « L'absence totale de 'participation' affective à un

²⁶ *Ibid.*(p. 140).

²⁷ *Ibid.*(p. 14 n.2).

²⁸ *Ibid.* (p. 300).

²⁹ *Ibid.* (p. 153).

événement est un élément d'incompréhension quasi radical. Entre le parti pris et l'incompréhension, la porte est étroite, mais cette étroitesse fait partie du problème historique et même, tout court, du problème humain »³⁰. L'ethnologie ne cesse de se débattre au seuil de cette porte étroite.

Germaine Tillion n'a pas été seulement une ethnographe de terrain, une ethnologue, analysant et comparant, ce fut aussi une formatrice d'ethnologues ayant pris des initiatives importantes pour sa discipline. En 1958 Germaine Tillion est nommée directrice d'études à l'École pratique des hautes études et elle crée en 1963 une formation de recherche intitulée « Littérature orale, dialectologie, ethnologie du domaine arabo-berbère ». C'est dans ce cadre que Germaine Tillion dirigera 17 thèses et qu'est publié le bulletin, puis la revue *Littérature orale arabo-berbère*, déjà cités.

Au terme de cette présentation, je voudrais m'interroger sur la postérité intellectuelle de Germaine Tillion dans le domaine des études méditerranéennes. Le bilan est mitigé. Germaine Tillion a été une des promotrices, un des « inventeurs » de l'ethnologie du monde méditerranéen mais sa trajectoire a été parallèle à celle d'autres chercheurs et ces trajectoires ne se sont pas rencontrées. Un autre grand courant qui a contribué à l'« invention » de l'ethnologie du monde méditerranéen a eu pour leaders intellectuels l'anthropologue anglais Julian Pitt-Rivers, son collègue chypriote Jean Peristiany et l'ethnologue espagnol Julio Caro Baroja. Ces chercheurs organisèrent en 1959 et en 1961 deux grands colloques qui donnèrent lieu à la publication de deux recueils fondamentaux³¹, campant les principaux registres thématiques d'une anthropologie comparée des sociétés méditerranéennes (l'honneur et la honte, le clientélisme, le familialisme...). Il ne

³⁰ *Ibid.* (p. 305).

³¹ J. Pitt-Rivers (ed.), *Mediterranean Countrymen : Essays in the Social Anthropology of the Mediterranean*, Paris/La Haye, Mouton, 1963 ; J. Peristiany, (ed.), *Honour and Shame. The Values of Mediterranean Society*, Londres, Weidenfeld & Nicolson, 1965.

semble pas, si l'on se fie aux notes bibliographiques du *Harem et les cousins*, que Germaine Tillion ait eu connaissance de ces travaux au moment où elle entreprenait, à Dakar, la rédaction de son livre. Et il est remarquable que cette oeuvre personnelle ait rejoint et prolongé par d'autres voies des pistes tracées ailleurs à peu près en même temps.

Si des ethnologues font référence à l'oeuvre de Germaine Tillion, en France comme à l'étranger (le grand anthropologue Jack Goody me disait avoir plaidé pour la traduction du *Harem et les cousins* en anglais), d'autres semblent curieusement l'ignorer. Dans la première synthèse anthropologique sur le monde méditerranéen (*People of the Mediterranean. An Essay in Comparative Social Anthropology*, 1977), John Davis ne cite pas Germaine Tillion. Paradoxalement, en France, cette oeuvre inventive et suggestive n'a pas eu chez les spécialistes tout l'écho qu'elle méritait, y compris chez ceux qui, frappés d'une curieuse amnésie bibliographique, se sont récemment interrogés sur au mariage dans un degré rapproché en analysant des exemples pointés par Germaine Tillion quelques décennies auparavant. Pourquoi cet oubli, voire cette mise à l'écart ? Il y a à cela plusieurs raisons, me semble-t-il.

Certaines tiennent au style de Germaine Tillion, qui tranche avec celui des écrits académiques ordinaires. Le mélange de sérieux et d'humour qui caractérise son oeuvre scientifique a pu faire regarder ses travaux avec quelque hauteur. Rappelons-nous les titres des chapitres du *Harem et les cousins*, que j'ai mentionnés auparavant. De même la diversité des sources (notes de terrain, pièces de théâtre, films...) que Germaine Tillion confronte détonne par rapport aux usages académiques habituels.

Un deuxième faisceau de raisons tient, me semble-t-il, à la position politique de Germaine Tillion pendant le conflit algérien, position qui tranchait avec celle de nombreux spécialistes de ce pays. Cette période, doit-on le souligner ? fut une période de vives tensions. Beaucoup d'intellectuels et d'ethnologues prirent parti pour le FLN, certains signant le Manifeste des 121. Germaine Tillion, femme de dialogue,

souhaitant briser le cycle infernal terrorisme-torture-guillotine occupa une place singulière parmi ses pairs spécialistes du Maghreb et, plus généralement, parmi les intellectuels.

Troisième raison possible de cette mise à l'écart, le titre et le contenu du *Harem et les cousins*. C'est l'éditeur, en l'occurrence Jean Lacouture, qui retint ce titre, plus « vendeur » que *La république des cousins* que proposait Germaine Tillion. Comme le reconnaît Jean Lacouture qui regrette ce choix, le mot « harem » est connoté de « miasmes racistes », de « ricanements graveleux » et chargé de stéréotypes stigmatisants. Le titre est d'autant plus malheureux que le livre ne traite pas seulement du monde arabo-musulman mais aussi des sociétés du nord de la Méditerranée. Le contenu du *Harem et les cousins* a aussi provoqué protestations et polémiques dans le monde arabo-musulman où certains ont présenté le livre comme un pamphlet contre l'islam. Seule une lecture rapide et partisane, la focalisation sur le premier mot du titre et sur des formules incisives qui jalonnent l'ouvrage ont pu donner à penser que *Le harem et les cousins* était un pamphlet contre l'islam rédigé par une donneuse de leçons. Au contraire Germaine Tillion montre à de multiples reprises dans son livre que les pratiques des hommes sont, sous bien des rapports, plus rétrogrades que les prescriptions coraniques et que l'islam, dans cette affaire, a joué le rôle de bouc émissaire : « Bref, l'islam, écrit-elle, a, presque seul, « épongé » un phénomène social dont le rapport avec lui ressort essentiellement de la géographie et non de la théologie ». Néanmoins, l'ouvrage « met le doigt là où ça fait mal » mais, contrairement à un pamphlet, il ne dénonce pas sur la base de simples témoignages ou d'une expérience douloureuse; il met en évidence les ressorts intelligibles d'une expérience sensible communément partagée. Or souvent, chez les chercheurs, la tendance est à mettre en valeur, par une compréhensible empathie, les pans blancs, plutôt que les pans noirs, des sociétés qu'ils étudient. La tendance est aussi à développer des contre-exemples en montrant que les généralisations doivent être nuancées.

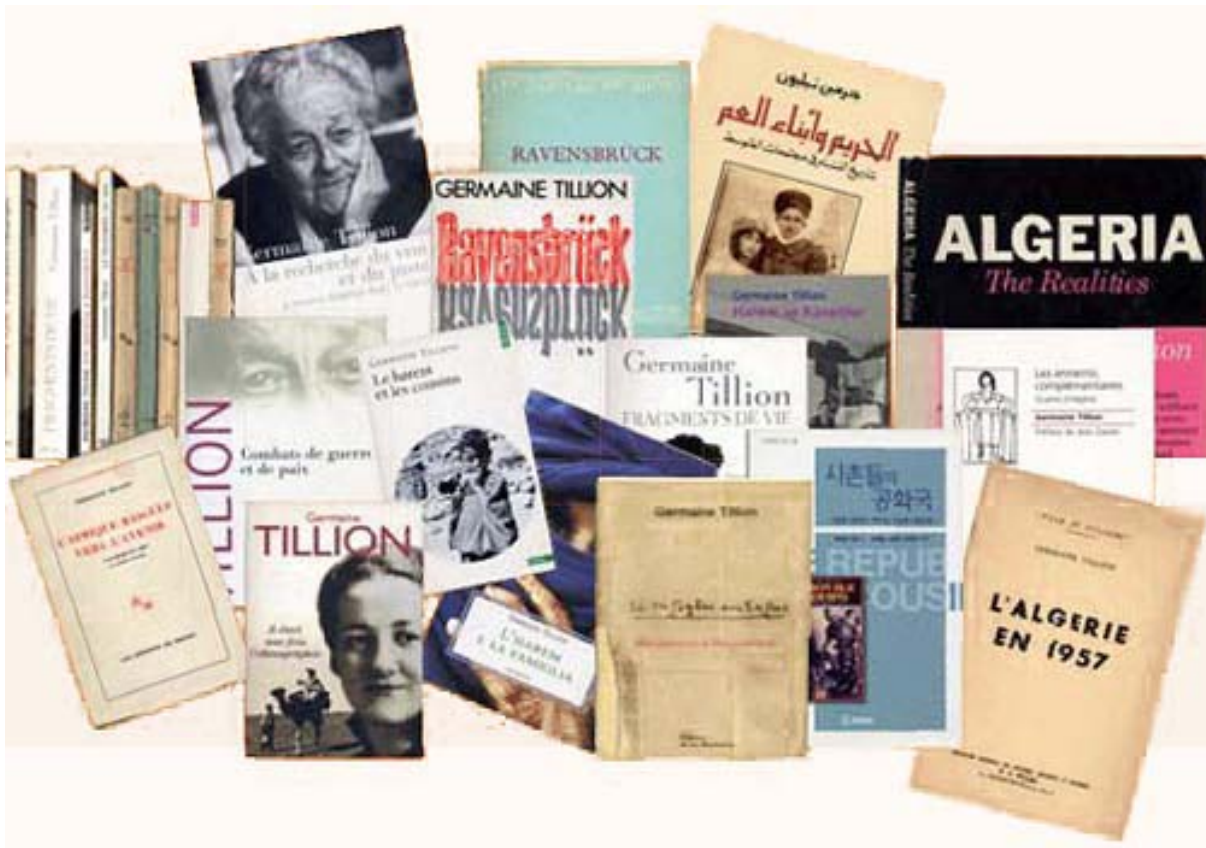
Une dernière raison pour laquelle *Le harem et les cousins* n'a pas eu tout l'écho qu'il méritait, c'est la crise des études méditerranéennes. Après la période faste et euphorique qui suivit les premiers travaux de Julian Pitt-Rivers, Jean Peristiany et l'œuvre synthétique de Germaine Tillion, vint le temps des remises en cause, parfois virulentes, de la pertinence du monde méditerranéen comme cadre d'analyses comparatives. Plusieurs anthropologues critiquèrent de façon radicale cette recherche d'unité sous-jacente dans un univers divisé par les langues, par les religions et où les oppositions sont exacerbées par les nationalismes, les communautarismes et les différences économiques. Pour eux la Méditerranée ne serait qu'un concept au sens que les spécialistes du marketing donnent à ce terme, une catégorie artificielle s'abritant derrière quelques thèmes fédérateurs fortement stéréotypés. Nul doute, comme le font remarquer ces critiques, que l'honneur et la honte, l'exaltation de la virilité, le clientélisme, etc., ne sont pas propres aux sociétés méditerranéennes. Seulement, doit-on ajouter, ces « valeurs » connaissent une accentuation singulière dans le monde méditerranéen, ce dont témoigne la place qu'elles occupent dans les œuvres littéraires des écrivains méditerranéens (d'Euripide à Dominique Fernandez). Sans doute, comme le rappellent les critiques, le monde méditerranéen ne présente pas les caractéristiques communes (une même langue, une même religion, des modes de vie semblables) qui suscitent dans d'autres régions du globe un sentiment d'identité. L'histoire méditerranéenne est faite – faut-il le rappeler ? – de guerres, d'invasions, de schismes, d'oppositions entre blocs. Néanmoins du fait même des conquêtes, des proximités contraintes, du cabotage des idées et des biens, des migrations des hommes, de contextes écologiques similaires, d'un commun passé néolithique, ou encore de la reconnaissance d'un seul Dieu, ces sociétés présentent un « air de famille ». Cet « air de famille », ce halo de valeurs partagées, Germaine Tillion a grandement contribué à en définir les contours. Doit-on mentionner les éléments saillants de ce

paysage culturel ? L'honneur et de la honte attachés au sang et au nom, une vision endogamique du monde, la prédilection pour le « vivre entre soi », la ségrégation sexuelle, « un certain idéal de brutalité virile dont le complément est une dramatisation de la vertu féminine », des structures clientélares dans ces vieilles sociétés étatiques et, parallèlement, le culte des saints, ces intermédiaires choyés dans les monothéismes, le factionnalisme avec ses ligues opposées et ses modes singuliers de médiation des conflits et des pratiques vindicatoires mais aussi les dévotions dolorisantes autour des vierges et des martyr(e)s.

Ces thèmes, les ethnologues qui n'ont pas jeté la Méditerranée avec l'eau du bain continuent d'en scruter les constantes et les variations et, pour eux, l'œuvre de Germaine Tillion demeure un repère fondamental.

Christian Bromberger

Conférence donnée le vendredi 15 juin 2012 à la Bibliothèque Germaine Tillion, 6 rue du Commandant Schlœsing, Paris 16^{ème}.

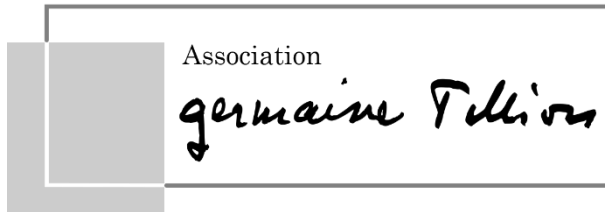


©Association Germaine Tillion

Christian Bromberger est ethnologue, professeur à l'université de Provence, membre senior de l'Institut universitaire de France (chaire d'ethnologie générale), auteur de nombreux ouvrages et articles dont :

- *Germaine Tillion, une ethnologue dans le siècle, par C. BROMBERGER et T.TODOROV, Arles, Actes Sud, 2002.*
- *Germaine Tillion (1907-2008)», L'Homme, 189, janv.- mars 2009*

L'Association Germaine TILLION est une association à but scientifique et non lucratif qui a pour objet de prendre toutes dispositions nécessaires à la conservation, à la consultation, à la divulgation, à la mise en valeur et, en général, au respect du droit moral de l'œuvre, du nom et des archives de Germaine Tillion.



Copyright Association Germaine Tillion

Adresse postale :

Association Germaine Tillion

8 passage Montbrun

75014 Paris

Adresse postale : Association Germaine Tillion, 8, passage Montbrun, 75014 Paris

Association loi 1901, fondée en 2004 sous la présidence d'honneur de Germaine Tillion SIRET : 489 757 849 00026

Siège social : Musée de l'Homme, 17, Place du Trocadéro et du 11 novembre, 75116 Paris www.germainetillion.fr